Frédéric Somon

# LA CHIMÈRE DE LA DOMBES

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-490591-93-0

# I

La nuit fut longue, interminable même, pour Dominique qui, depuis plusieurs mois, ne parvenait plus à s'endormir malgré de réels efforts de relaxation. Si bien que lorsque l'insomnie venait à pointer le bout de son nez, il en décryptait aussitôt les premiers symptômes. Quoiqu'il en soit, c'était toujours le même scénario qui se répétait presque toutes les nuits. Il piquait du nez, confortablement assis sur son canapé devant la télévision, incapable de garder les yeux ouverts jusqu'à la fin d'un film, d'une série ou d'une émission. Pourtant, dès qu'il se couchait, il retrouvait comme par enchantement de l'énergie. Alors se réveillait l'inconfort du lit dans lequel il s'agitait, tournait et virait jusqu'à s'y sentir indésirable. Ainsi, ensuqué par une fatigue qui ne voulait connaître de repos, il capitulait pitoyablement et déposait les armes devant un sommeil qui s'éloignait. Il lui avait été conseillé de ne plus regarder les écrans au moins une heure avant d'aller se coucher, de boire des tisanes ou encore de vaporiser quelques gouttes d'huile essentielle de lavande sur son oreiller et même, plus farfelu, de glisser une gousse d'ail sous l'oreiller, mais rien n'avait fonctionné. Il s'essaya même au *« Miracle Morning* » en avançant d'une heure son réveil ou plutôt son lever et en s'astreignant aux soi-disant si efficaces *« Six Savers* ». Méditant pour réduire son niveau de stress, il répétait des mantras motivationnels, visualisait des images inspirantes tout en se contorsionnant

dans d'impossibles postures de yoga avant d'écrire des pensées positives ou des projets qu'il souhaitait mener à bien. Il effectua tout cela avec conscience et un véritable désir de parvenir à un résultat positif, mais ça n'eut aucun effet significatif. Cette nuit, à deux heures et onze minutes très précisément, il se concentrait une nouvelle fois sur le défilement des secondes qui s'affichaient en chiffres luminescents sur le réveil posé sur la table de chevet. Peut-être espérait-il encore qu'une autohypnose finirait par l'entraîner dans un sommeil lourd et forcément sans rêve. Mais avec les secondes et les minutes qui s'égrenaient avec la régularité d'un métronome, s'évanouissait définitivement l'espérance d'une vraie nuit de repos. La tête encombrée de mille et une pensées toxiques, autant négatives qu'assassines qui anéantissaient l'espoir d'un endormissement, il eut la certitude qu'une nouvelle nuit blanche venait de commencer. Après avoir jeté un regard envieux vers sa jeune épouse qui, paisiblement, dormait à ses côtés, il rejeta les couvertures. Tâtonnant du bout des pieds à la recherche de ses chaussons, il extirpa son mètre quatre-vingt-huit et son quintal de muscles en veillant à ne pas trop laisser grincer le vieux sommier. Tel un chat, il se fondit dans l'obscurité en refermant doucement la porte de la chambre. Après s'être servi un grand verre d'eau au robinet de l'évier de la cuisine, il s'installa sur le balcon pour observer celle qui était probablement l'une des causes de ses insomnies récurrentes. Et cette nuit-là, elle était d'une clarté insolente, si étincelante qu'elle en éclairait à la fois le quai Rambaud, les berges de la Saône et l'intérieur de l'appartement.

Bien qu'il fût, quelques années plus tôt, un véritable oiseau de nuit, Dominique maudissait cette lune qui, tous les vingt-neuf jours, douze heures, quarante-quatre minutes, deux secondes et neuf dixièmes, le tenait en éveil. Il avait évidemment consulté, expliquant au médecin traitant, mais aussi au médecin militaire, que ces insomnies répétitives et de plus en plus rapprochées étaient malheureusement l'une des conséquences de son métier

d'enquêteur judiciaire et des horreurs auxquelles il était régulièrement confronté. Toutefois, il s'abstenait toujours d'évoquer les sordides crimes d'adolescentes qu'un mystérieux tueur avait semés au cours des dernières années autour de quelques étangs de la Dombes. Et ces atrocités, il en était désormais intimement convaincu, le hantaient davantage depuis qu'il était devenu l'heureux papa d'une magnifique petite Louise. Les professionnels de santé l'avaient orienté vers une médecine douce, souvent à base de tisanes de plantes réputées pour leurs actions relaxantes et sédatives, tout en le mettant en garde contre une éventuelle automédication d'hypnotiques ou de benzodiazépines comme les *Mogadon*, *Normison*, *Noctamide* ou encore *Rohypnol*, funestement connu comme étant la drogue du violeur. En bon soldat, il s'était strictement conformé aux prescriptions médicales, mais force était pour lui de constater qu'aucune de ces tisanes, qu'elles fussent à base de tilleul, de camomille ou de valériane, n'avait véritablement d'effets bénéfiques, que ce soit sur la quantité ou la qualité de son sommeil. Dominique connaissait pourtant le remède infaillible pour s'endormir ; il n'y avait que le whisky, à dose forcément déraisonnable, qui parvenait encore à l'assommer et à le jeter quasi comateux dans les bras de Morphée. Mais l'alcool, il en avait fait son ennemi, l'ayant trop souvent consommé à l'excès. Il en avait abusé bien plus que de raison et il y avait définitivement renoncé après avoir entraîné son couple à la limite de la rupture. C'était il y a quelques semaines seulement, juste avant la naissance de Louise.

Heureusement Dominique n'avait jamais fait de fixation sur ces insomnies itératives, sinon il serait devenu fou. Obnubilé par la quête permanente du sommeil, il aurait pu être la victime de ce symptôme désormais bien identifié ; l'orthosomnie, qui l'aurait conduit vers un stress permanent et l'obsession à vouloir dormir, quel qu'en soit le prix à payer. Il faisait plutôt preuve de pragmatisme, se considérant être devenu un petit dormeur comme l'avaient été avant lui *Napoléon*, *Thomas Edison*, *Winston Churchill* ou

comme l'étaient *Barack Obama* ou *Donald Trump*. Ainsi, en gérant ses nuits blanches du mieux qu'il le pouvait, il s'était convaincu qu'une poignée d'heures de sommeil suffisait à remettre en ordre de marche son horloge biologique et, comme il ne se traumatisait pas des longues attentes nocturnes, – s'y étant même habitué – il n'en subissait jamais les contrecoups. Bien évidemment, il ne soufflait mot à quiconque des démons qui le poursuivaient. D'ailleurs, la révélation de ces troubles anxiogènes aurait été autant d'alertes pour le corps médical qui l'aurait probablement soumis à des batteries de tests, des examens ou à une analyse psychiatrique au cours de laquelle il se serait livré, se mettant à nu, exhumant des phobies et des traumatismes qu'il avait oubliés et enfouis au plus profond de lui-même, dans son inconscient. Et cela aurait possiblement eu des répercussions désastreuses pour son activité professionnelle. N'aurait-il alors pas été considéré comme un personnel à risque ? Aurait-il pu continuer sereinement son métier d'enquêteur judiciaire ? Aurait-il aussi eu le droit de porter une arme ? Ou de gérer une garde à vue ? Il avait pleinement conscience de l'éventualité de telles mesures, à la fois préventives, mais aussi répressives, et il n'admettait pas que l'on puisse le priver de ce qu'il aimait le plus dans le métier de gendarme : enquêter, rechercher les preuves, confondre les auteurs et les interpeller. C'est pourquoi il avait décidé très tôt de gérer seul ses problèmes. Seul et peut-être contre tous. N'en avait-il pas toujours été ainsi ? Il n'entendait pas davantage les croyances païennes de Corine, sa jeune et belle épouse qui lui affirmait, avec force et conviction, que les nuits de pleine lune étaient, depuis des temps immémoriaux, propices à l'apparition de phénomènes surnaturels. La future maman répétait à l'envi ce que lui avait raconté l'une de ses grand-mères lorsqu'elle n'était qu'une enfant ; des histoires à dormir debout, ou à ne plus dormir du tout, dans lesquelles les vampires et les loups-garous se fondaient dans les nuits de pleine lune pour visiter le monde des vivants. Torse nu et en caleçon, Dominique traîna encore sa

grande carcasse dans l'appartement qui n'était éclairé que par la lumière blanchâtre de la pleine lune. Assis sur le canapé moelleux, il ne se lassait pas d'apprécier la décoration très chaleureuse de l'appartement dans lequel il se sentait bien. Véritable cocon protecteur, il y retrouvait tout le savoir-faire créatif de Corine qui avait transformé le salon en un semblant de loft new-yorkais. Elle avait tapissé un mur du salon avec un surprenant papier peint en trois dimensions ressemblant à s'y méprendre à un vieux mur de briques rouges. Elle avait aussi recouvert le sol d'un revêtement imitant un plancher en bois et finalisé la décoration avec deux immenses photographies en noir et blanc. Tout cela donnait au salon l'empreinte et le style new-yorkais. Sur l'un des posters, on voyait des ouvriers allongés sur une étroite poutrelle d'acier suspendue dans le vide tandis que l'autre photographie, datée de 1930, représentait un ouvrier serrant des boulons en équilibre sur une poutrelle lors de la construction de l'Empire State Building.

Cette nuit, qu'il soit couché dans son lit ou assis sur le canapé, Dominique se rendit compte qu'il ne tenait pas en place. Il se leva, déambula entre le salon et la cuisine où il dénicha une tablette de chocolat qu'il commença à grignoter. Il alluma ensuite un bâtonnet d'encens qui diffusait des volutes de fumée tourbillonnantes et odorantes à travers la pièce, mais très vite incommodé par l'odeur entêtante de l'encens, il ouvrit en grand la baie vitrée du balcon. Il resta quelques minutes à regarder les rues de la capitale des Gaules qui commençaient à s'apaiser ; comme de coutume, entre deux et quatre heures du matin, la métropole lyonnaise retrouvait enfin un peu de calme, bien qu'elle fût encore quelque peu agitée. Tout comme l'était Dominique qui attendait en vain les prémices d'un assoupissement qui auraient été le signal de regagner son lit. À pas de loup, il se dirigea vers le fond du couloir, dans la chambre de Louise, l'amour de sa vie, née quelques semaines auparavant. Là, assis à même le sol dans l'angle des murs et à la faveur de la lumière tamisée d'une petite veilleuse, il ne se lassait pas de contempler la merveille des merveilles, son

enfant, sa fille, la chair de sa chair pour laquelle il ne tarissait jamais d'éloges ou de superlatifs lorsqu'il en parlait aux collègues de boulot. Dans le silence feutré de la nuit, il s'attendrissait devant ce petit ange endormi. Comblé d'un immense bonheur et rempli d'une sérénité qu'il ne retrouvait qu'à ces instants-là, il pouvait rester ainsi des heures durant sans bouger. Il aimait lui caresser les cheveux ou suivre du bout de l'index la ligne délicate de son profil, s'attarder sur l'innocence de ce doux visage, sur ce petit bout de nez, ces grands yeux fermés et les petites mains potelées accrochées au doudou : un petit lapin blanc que lui avait offert Stéphanie Rousseau, la future marraine. S'il l'avait pu, il aurait logé son corps de géant dans le petit lit, comme ça, simplement pour le bonheur d'être au plus près d'elle. Louise commença à s'agiter. « *Il doit être quatre heures*, pensa-t-il, *c'est l'heure ! Elle est réglée comme du papier à musique cette petite !* ». Sans bruit, il se leva et retourna dans la cuisine pour préparer le biberon. En bon papa, à la maternité, il avait exigé qu'on lui enseignât les gestes élémentaires pour gagner en autonomie et soulager du mieux qu'il le pouvait son épouse. Il avait ainsi appris à changer les couches, à doser et à donner le biberon tout en soutenant avec précaution la tête du bébé. Tous ces gestes lui étaient devenus coutumiers et il les accomplissait avec bonne humeur, même s'il ne parvenait pas à réprimer quelques hauts de cœur en changeant des couches malodorantes.

Depuis que la mère et le bébé étaient revenus de la maternité, Dominique s'était proposé pour le biberon nocturne, permettant ainsi un repos bien mérité à la jeune maman. De toute façon, comme il ne parvenait plus jamais à dormir de nuit complète, cela ne le dérangeait pas outre mesure. Pour être totalement sincère, il prenait même du plaisir à ces instants intimes et magiques avec Louise et il n'aurait voulu les échanger avec quiconque. Bien sûr, il y avait eu des gestes malhabiles les premières nuits ; des crampes dans les bras et un mal de dos qui l'avaient obligé à modifier et à corriger sa position, mais, après quelques nuits, il avait déniché

l'endroit qui leur convenait le mieux. C'était ici, assis sur le sol et le dos calé dans un angle de murs avec Louise confortablement installée, la tête protégée dans le creux de son coude. Alors, le papa et le bébé profitaient de ces intenses moments d'intimité et plus rien n'existait autour d'eux. Seuls au monde, les yeux dans les yeux, Dominique s'émouvait lorsque la main potelée de son enfant venait s'agripper à l'un de ses doigts. Béat d'admiration, il dévorait littéralement Louise qui, de ses lèvres délicatement ourlées, avalait avec avidité les cinquante à soixante millilitres de lait nourricier. Ces quelques minutes d'un bonheur indescriptible valaient bien une nuit blanche ! Le biberon terminé, Dominique attendait le rot libérateur avant de jeter un œil ou plus souvent en mettant son nez contre la couche, ce qui le renseignait davantage.

L'appartement de fonction de la caserne de gendarmerie était neuf ; il en avait été le premier occupant après avoir logé quelques mois à la Duchère, dans une tour haute d'une quinzaine d'étages du neuvième arrondissement lyonnais. La caserne avait été baptisée *« Caserne Guy Delfosse »* en hommage à un officier général, lâchement assassiné par le groupe terroriste « *Action Directe* ». Le complexe militaire remplaçait une friche industrielle, vestige des bâtiments de l'arsenal détruits par un gigantesque incendie au début des années quatre-vingt. À la pointe de la presqu'île, à l'angle de la rue Bichat et du quai Rambaud, la gendarmerie se divisait en deux secteurs bien distincts : une partie administrative et technique et deux-cent-vingt-quatre logements tous occupés par des militaires de la gendarmerie. Dominique Deschamps avait eu le privilège de pouvoir choisir sur plan l'appartement qu'il occuperait. Il avait opté pour un appartement de type F4 donnant directement sur le quai Rambaud qui bordait La Saône. Et ce n'était certainement pas la présence des fourgonnettes des travailleuses du sexe œuvrant nuitamment qui avait prédominé son choix, mais plutôt la vue de la rivière et des péniches, parfois habitées, qui s'étaient définitivement amarrées.

Cette nuit, après avoir accompli son devoir de jeune papa, Dominique s'assit sur le vieux rocking-chair en bois du balcon pour profiter de la fraîcheur de la nuit qui, déjà, s'étiolait, laissant peu à peu poindre le jour. Une clarté naissante sourdait délicatement au travers des derniers lambeaux noirâtres, ultimes rescapés de la nuit, et ci et là, des rais étroits et lumineux frappaient les vieilles bâtisses alignées de l'autre côté du fleuve. Leurs façades trouées de mille fenêtres quittaient lentement leurs habits de nuit, aussi noirs que de la suie. Au jour naissant, Lyon révélait de chaudes couleurs de camaïeux ocre, de sable doré, rosé ou orangé, qui se reflétaient et miroitaient dans les eaux calmes de la rivière.

Dominique appréciait particulièrement ces premières heures qui annonçaient un nouveau jour. Le quai Rambaud, déserté des camionnettes des prostituées, luisait de l'humidité matinale qui recouvrait les pavés gris de la chaussée. Si l'heure avait sonné pour tous d'aller dormir, Dominique, le réfractaire à l'esprit rebelle et indiscipliné, vagabondait encore entre mille pensées. Le regard perdu au loin, bien au-delà de la Saône, il eut la vision d'un ciel lyonnais qui se chargeait de gros cumulus gris, ce qui laissait présager d'une journée probablement pluvieuse. Il ressentit enfin les premiers picotements dans les yeux et les paupières devenues lourdes, il sut qu'il était temps de regagner sa chambre et de retrouver son lit, ce qu'il fit rapidement tout en jetant un œil sur le réveil qui le confrontait à la réalité en le narguant d'un très lumineux 04 : 10. Bientôt ce serait le branle-bas de combat.

C'est en sursaut qu'il bondit hors du lit, réveillé par le téléphone de service qui hurlait à l'autre bout de l'appartement. Combien de temps avait-il dormi ? L'heure lui sauta au visage comme pour lui rappeler une nuit bien trop courte. 05 : 23 ! *« Merde. Fait chier ! Pour une fois que je dormais bien ».*

– « Allo ! Dominique ! Je ne te réveille pas ?

– Non… Penses-tu, je faisais des mots croisés !

– Désolé mon vieux ! Mais on a un nouveau cadavre sur les bras !

– Ho ! Je ne suis pas de permanence cette semaine. Regarde la feuille de service avant d'appeler !

– Je sais, mais c'est une môme. Encore une ! Dans la Dombes et…

– Quoi une gamine ? Comme les autres ? C'est la même chose ?

– Oui, d'après les gendarmes locaux. La brigade de recherches de Bourg-en-Bresse se rend sur place et a demandé ta présence. Tu es « *The spécialiste* » !

– On est sûr que c'est lui ?

– Certain. Il a signé son crime avec une rose rouge !

– Merde. OK, j'y vais ! S'il te plaît, appelle Stéphanie et dis-lui de se préparer vite, je passerai la prendre chez elle ».

# II

En sortant de chez lui, Dominique ne fut pas réellement surpris par le mauvais temps. Quelques heures plus tôt, il avait observé les nuages annonciateurs de pluie qui s'étaient accumulés dans le ciel lyonnais. Les premières gouttes de pluie commençaient déjà à mouiller le sol, d'abord avec retenue puis de façon beaucoup plus soutenue.

D'un geste vif, il releva le col de sa veste et pressa le pas en traversant en diagonale la place d'armes de la caserne. Le temps de rejoindre son bureau où il ne resta que quelques minutes, à peine le temps de récupérer les clés de contact d'un des véhicules de service et de déposer, sur le bureau de sa supérieure, un mot la prévenant de son déplacement imprévu et urgent dans l'Ain, sans d'ailleurs lui en préciser le motif. Il l'appellerait en fin de matinée. Il s'empressa de rejoindre Stéphanie qui, une fois n'est pas coutume, n'avait pas traîné dans sa salle de bains. La jeune femme affichait la trentaine androgyne. Elle l'attendait dans le hall de son immeuble, vêtue de son éternel perfecto en cuir noir qu'elle avait probablement déniché dans un dépôt-vente de vêtements d'occasion ou dans une friperie. Elle avait aussi enfilé à la hâte un jeans slim défraîchi et déchiré au niveau des genoux et chaussé une paire de bottines noires qui n'avait pas vu le cirage depuis bien longtemps. Elle arborait aussi un tee-shirt mal repassé à l'effigie d'un groupe de hard rock des années

soixante-dix. C'était du Stéphanie tout craché, un look rock qui s'accordait parfaitement à sa coupe de cheveux déstructurée. Si sa tenue et son apparence avaient volontairement l'objectif de dissimuler sa silhouette, la jeune femme attirait et aimantait, bien malgré elle, les regards concupiscents de certains mâles. Ces derniers, devinant les formes très harmonieuses que la jeune femme tentait de masquer, n'hésitaient pas à se montrer plus ou moins entreprenants, plus ou moins grivois, en se fichant pertinemment de l'influence très médiatique du mouvement *#MeToo*. Toutefois, c'était bien mal connaître la jeune trentenaire. Stéphanie n'hésitait jamais à les affronter physiquement d'autant que d'une manière générale, elle ne ressentait aucune attirance pour eux et encore moins depuis qu'elle s'était séparée de l'amour de sa vie : Pauline Vercini. Elle avait tout tenté pour sauver son couple, mais Pauline était trop accro à la cocaïne. Pourtant, les cinq premières années de leur union s'étaient merveilleusement bien passées jusqu'à ce que Stéphanie soit mutée à Lyon. Elle ne reconnaissait plus la magnifique jeune femme qu'elle avait rencontrée, par hasard, à la *Biennale de Venise*. Elles s'étaient immédiatement trouvé un point commun en admirant les portraits de *Cindy Sherman,* dont surtout les mythiques *Untitled Film Stills, Broken Dolls* et *Hollywood/Hamptons Types*.

En emménageant dans l'appartement de Pauline, pharmacienne de profession pour un laboratoire de virologie vétérinaire, Stéphanie avait eu les premiers soupçons. Si l'amour est aveugle, Stéphanie ne le fut pas très longtemps en constatant que son amie devenait de plus en plus souvent ingérable. Jouant maladroitement sur les sentiments de Stéphanie, elle la suppliait de ses yeux rouges et larmoyants, mais qui n'étaient en réalité que la conséquence de son dernier rail de cocaïne. Alternant entre euphorie débordante et dépression excessive, Pauline s'enfermait irrémédiablement dans une spirale infernale. Menteuse, voleuse et souvent agressive, elle commençait à se négliger tant

physiquement qu'intellectuellement, ce qui n'avait pas manqué d'entraîner les premières difficultés professionnelles et les menaces larvées de licenciement. D'une pâleur inquiétante et d'une maigreur qu'on pouvait assimiler à de l'anorexie, la jeune femme ne regagnait l'appartement que tard dans la soirée après avoir traîné chez des soi-disant amis. Il fallut un clash pour forcer le destin, ce qui arriva lorsque Stéphanie aperçut sa compagne lui voler de l'argent dans son portefeuille. Et même surprise la main dans le sac, Pauline jura que ce n'était pas vrai. Stéphanie lui aurait volontiers donné de l'argent à condition que ce ne soit pas pour acheter de la dope, mais là, niant le délit flagrant, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Dépitée, elle comprit qu'elle n'était plus en capacité d'aider son amie. Après avoir longtemps culpabilisé, bien qu'elle ne fût en rien responsable de l'addiction à la cocaïne de Pauline, elle prit peu à peu conscience que les menaces ou les encouragements restaient vains. Le cœur brisé et la mort dans l'âme, elle mit fin à leur union.

Désormais seule dans un logement de fonction à peine meublé d'une table, de quatre chaises, d'un lit, d'une télévision posée à même le sol et de trois ordinateurs dernier cri, Stéphanie plongea sans retenue dans le travail. Simplement pour oublier, pour ne pas pleurer et surtout pour éviter de péter un plomb ! Souvent la première à ouvrir les portes de la section de recherches où elle effectuait des journées continues, ne s'alimentant que de quelques barres de céréales, elle n'en repartait que très tard, généralement en même temps que le colonel qui commandait l'unité.

Sous la douche, dans son lit ou en regardant la télévision, son esprit était sans cesse préoccupé par les enquêtes pour lesquelles son expertise était exigée. Infatigable, se dopant à la caféine, ses jours et ses nuits n'étaient centrés que sur sa vie professionnelle. Elle négligeait sa vie personnelle et les à-côtés qui étaient purement et simplement oubliés dans l'équation. Il lui fallut plusieurs mois pour commencer à se réparer, pour mettre une compresse sur cette douleur interne qui la tenaillait encore bien

trop souvent. Elle aimait toujours Pauline, mais elle savait que cet amour était devenu impossible et l'aurait conduite, elle aussi, au fond du gouffre.

Un matin, alors que le jour n'était pas encore levé, la jeune femme avait émergé brutalement d'un sommeil très agité. Elle avait cauchemardé toute la nuit en revivant un passé qui n'était pas si éloigné. Elle s'était revue avec Pauline, s'était souvenue de leurs nuits et avait même retrouvé son parfum sur l'oreiller, enfin le croyait-elle, mais sa vie n'était et ne serait plus jamais la même. Nauséeuse, elle s'était levée sans entrain, prenant conscience qu'à trente-deux ans, elle dépérissait plus vite que la rose de *Ronsard*. Elle avait eu, en contemplant son appartement, un sursaut révélateur qui allait peut-être la remettre sur les rails en se demandant comment elle avait pu vivre dans un tel merdier. Le hall d'entrée n'était qu'un amoncellement de godasses, dépareillées et empilées les unes sur les autres, dans un désordre indescriptible, mais ce n'était que le début du chaos. Le reste de l'appartement était encore plus catastrophique. La cuisine débordait d'une vaisselle sale qui envahissait l'évier, la table et même le sol, où s'empilaient des poêles, des marmites et des casseroles. Le canapé et les fauteuils du salon étaient étouffés par une multitude de plaids et de coussins qui méritaient de passer dans la machine à laver. Mais le pire restait à venir avec la chambre à coucher qui n'était qu'un immense dressing à ciel ouvert, mais un dressing horizontal. Les pantalons, chemisiers, blousons, vestes, culottes, soutiens-gorge, chaussettes étaient éparpillés au sol. Si certains vêtements étaient encore pliés et repassés, la majorité était en boule. *« Putain, mais quel bordel ! »* s'exclama-t-elle, devant l'ampleur du désastre. Elle remonta alors ses manches, prit son courage à deux mains et passa trois journées complètes à jouer à la fée du logis ; une vraie tornade blanche ! Lorsque l'appartement fut enfin rangé, les fringues remises sur cintres dans les armoires, les chaussures cirées et rangées dans leur boîte d'origine, et la

vaisselle lavée, essuyée et remise dans les placards, elle décida que le moment était venu de se consacrer à quelques échanges sociaux. Parfaitement consciente depuis son adolescence que le rapport aux autres n'était pas ce qui la définissait le mieux, elle s'inscrivit sur plusieurs sites de rencontres. Elle dut se faire violence pour y renseigner avec honnêteté son profil et hésita avant d'y insérer une photographie d'elle qu'elle choisit, inconsciemment ou non, parmi celles qui étaient les plus moches. « À nos actes manqués », aurait dit Jean-Jacques Goldman ! Malgré ce choix pour le moins discutable en termes de séduction, elle fut surprise du nombre considérable de contacts, qu'elle concrétisa pour la plupart en rendez-vous en poussant certains même jusqu'au flirt. Mais elle ne le fit exclusivement qu'avec des partenaires masculins. Que voulait-elle alors se prouver ? Elle qui, depuis toujours, se savait résolument homosexuelle, elle ne le sut jamais… Peut-être voulait-elle se dégoûter définitivement de l'amour sous sa forme physique, ce qu'elle appelait d'ailleurs de la baise. Et elle n'eut aucune difficulté à en être désabusée. Certains hommes plantaient leur virilité d'un air supérieur en lui poussant fermement l'arrière du crâne afin de la forcer à une fellation dont elle n'avait aucune envie ! Pour ceux-là, elle était tout simplement *« bonne à passer à la casserole »* et n'était là que pour satisfaire leurs besoins. Ainsi, ils ne comprirent pas qu'elle leur refusât ce plaisir égoïste et qu'elle *« les laisse comme ça »*, disaient-ils, sous-entendant qu'ils allaient probablement mourir s'ils n'éjaculaient pas !

C'est vrai qu'elle n'était pas la fille idéale et n'avait pas le genre de celles qui étaient cools et qui acceptaient d'être belles, drôles et gentilles. Stéphanie n'aimait pas le foot, ni la bière tiède, ni les blagues de cul dégueulasses, ni les plans foireux à trois et ni la sodomie. Alors c'est vrai qu'aux yeux de certains, elle n'était ni cool ni moderne. Elle n'était qu'une chieuse, voire une putain d'allumeuse, mais elle les emmerdait tous. Il n'y avait qu'avec quelques hommes comme Dominique Deschamps ou encore Jean-Baptiste Rivière qu'elle se sentait vraiment en totale

confiance. C'étaient les seuls auxquels elle avait révélé son orientation sexuelle. Elle les aimait comme des frères, et avec eux et pour eux, elle était prête à aller au combat, en première ligne. Pour eux et avec eux, elle donnait et donnerait toujours son maximum.

– « Salut Doumé ! Je dormais comme un bébé. Tu crois que c'est lui ?

– Tu penses au tueur ?

– Bien sûr !

– Je n'en sais rien, on verra bien sur place.

– Putain, j'étais sûre qu'on faisait fausse route avec le légionnaire. On est dans la merde.

– Pourquoi dans la merde ? Qui a affirmé à la presse que le tueur était le légionnaire ? C'est Berton. Va falloir qu'elle assume !

– Ouais, mais quand même, c'est la merde ! T'as prévenu la lieutenante ?

– J'ai laissé un mot sur son bureau. Je l'appellerai après la levée de corps.

– Putain, t'as vu ce temps de merde ? J'aurais dû prendre un truc plus chaud !

– J'ai un poncho dans mon sac à dos, je te le filerai si tu as froid ».

Le halo lumineux des phares de la Peugeot 3008 de Deschamps dévorait la noirceur de la nuit à une vitesse déraisonnable. Pied au plancher, souvent à plus de 180 km/heure, Dominique s'était intellectuellement déjà immergé dans la scène de crime qu'il allait bientôt découvrir. Fallait-il vraiment qu'il aille sur place, lui qui savait très précisément ce qu'il y trouverait ? Ce serait encore une préadolescente à la tignasse blonde maladroitement coupée au bol et au visage blafard outrageusement maquillé. Cette image, qui s'était cristallisée dans son esprit, défilait devant ses yeux, comme imprimée sur le goudron sombre et humide de la chaussée. C'est cette même image qui l'accompagnait et le hantait toutes les nuits depuis maintenant plusieurs mois.

*Le tueur de la Dombes*, *le violeur des étangs*, *l'assassin de l'Ain !* Combien de journaux avaient nourri leurs publications des odieux crimes de cet assassin toujours en fuite ! Une véritable manne pour les journalistes de tous bords. Pourtant, afin de mettre un terme à la folie meurtrière de cet assassin d'enfants, les spécialistes de la police judiciaire, qu'ils soient policiers ou gendarmes, avaient pleinement collaboré, conscients de l'intérêt supérieur de la justice, même si quelques réticences s'étaient parfois ressenties. Oubliant la couleur de leurs uniformes, ils avaient échangé leurs informations en dévoilant l'avancée ou la progression des investigations. Il n'y avait pour eux qu'un unique but qui prédominait : mettre hors d'état de nuire l'impitoyable tueur de petites filles. Force était de constater qu'ils avaient tous échoué ! Qu'avaient-ils appris en réalité ? Peu de choses. Des certitudes, ils en eurent, bien sûr. Le tueur était un homme âgé d'une quarantaine d'années. C'était un prédateur très intelligent qui choisissait toujours ses victimes parmi de jeunes adolescentes, des blondes, toujours, aux cheveux longs. Il les attirait grâce à une technique de séduction imparable en jouant sur leur sensibilité, sur leur affectif et leur attirance innée envers ces petites boules de poils que sont les petits chats ou les jeunes chiens. Après, il lui suffisait de quelques secondes pour disparaître à bord de son utilitaire blanc. Il était si efficace qu'il n'y avait jamais eu de témoin direct. Longtemps, les policiers avaient recherché ce type de véhicule, tellement commun dans les villes et les campagnes. Des petits utilitaires blancs aux vitres masquées par des films réfléchissants argentés, ils en avaient probablement contrôlé des centaines, sans aucun résultat probant. Et à chaque enlèvement, le même scénario se reproduisait. Après quelques jours d'intenses, mais vaines recherches par les services de police ou de gendarmerie, les adolescentes étaient découvertes violées et assassinées, toujours à proximité d'un étang, dans la région de la Dombes, au nord-est de la région lyonnaise.